

Olympie de Spontini (1819)

France Musique. Samedi 11 juin 2016, 19h. SPONTINI : *Olympie*. Enregistré à Paris, le 3 juin 2016. Enfin une omission réparée : si Gaspare Spontini (1774-1851) a disparu des scènes lyriques européennes et surtout française, Berlioz le tenais pour le génie lyrique le plus important en France après Gluck. C'est dire. Créé à l'Opéra de Paris (Académie royale), le 22 décembre 1819, *Olympie* – ouvrage en 3 actes, d'après Voltaire, relève de la veine tragique et pathétique propre au grand opéra français hérité du Chevalier, ex favori de Marie-Antoinette. Plus qu'il ne « prépare » le romantisme français, Spontini le cultive déjà. *Olympie* est dirigé pour sa création par [Rodolphe Kreutzer \(dont Berlioz admirait au delà de tout, son oratorio récemment ressuscité La mort d'Abel\)](#). L'orchestration, ses effets spectaculaires et déchirants, d'une couleur gluckiste, l'importance du chœur, le profil d'Antigone comme l'irrésistible tendresse déchirante de Statira, la veuve d'Alexandre, sur scène : étoile pathétique et morale dont le chant est alors transcendé par la diva de l'époque Caroline Branchu, – comme la fibre héroïque et sensible de sa fille *Olympie*, – annoncent de fait l'Antiquité telle qu'elle s'impose dans *Les Troyens* de Berlioz. La tragédie en 5 actes de Voltaire – éditée en 1762, inspire aux deux librettistes de Spontini, Michel Dieulafoy et Charles Brifaut, ce registre « sublime » si réussi par Gluck. Le compositeur adulé sous l'Empire par Napoléon, auteur de *La Vestale*, le triomphe de sa vie, réussit néanmoins dans *Olympie*, ce pathétique édifiant qui touche le cœur par la justesse de ses accents dramatiques et psychologiques.



Stupéfiant Statira, veuve d'Alexandre... OPERA TRAGIQUE ET SUBLIME de 1819

Mais à l'époque d'Olympie, Spontini est déjà hors de Paris, vers Berlin où il s'installe le 1er février 1820 car il vient d'être nommé Generalmusikdirektor : ancien napoléonien rallié aux Bourbons, Spontini eut raison de quitter la France et les nombreuses critiques du parti libéral... Le sujet d'Olympie aborde le régicide : ici, l'assassinat d'Alexandre le Grand puis le destin de sa famille (un thème délicat et douloureux à l'époque du crime perpétré aux portes du théâtre de la création : l'assassinat du Duc de Berry, le 13 février 1820) ; acte odieux rendant difficile toute reprise de l'opéra... C'est à Berlin ainsi – où il a recouvré statut et considération que Spontini confie à ETA Hoffmann une nouvelle version d'Olympie, réécrite en allemand, nouvel avatar lyrique créé à l'Opéra de Berlin le 14 mai 1821. C'est cette nouvelle version plus intense et contrastée encore qui triomphera en Europe et à Paris, ... en 1826, avec la même Branchu qui fait alors ses adieux à la scène. Spontini poursuit cette simplification narrative, moralisatrice parfois solennelle (déférence au mythe impérial voir La Vestale et surtout Fernand Cortez) que les suiveurs de Gluck à Paris avaient peu à peu formulé dans la veine tragique : Salieri, Cherubini, Sacchini... Bientôt Scribe allait réformer encore davantage, par ses livrets médiévaux, le modèle du grand opéra français, pour Adam,

Rossini, Halévy (La Muette de Portici en février 1828, puis Guillaume Tell, Les Huguenots). En 1819 et même 1826, Voltaire est un modèle dramatique toujours vénéré. Olympie fut pour le génie de Ferney, une oeuvre tardive, écrite en 6 jours par un écrivain fatigué septuagénaire, voulant jouer au jeune auteur... Pourtant la tragédie convoquée par Voltaire – en un même lieu, le temple de Diane à Ephèse, est celle des tragédiennes et des femmes blessées toujours dignes : reconnaissance entre Statira et Olympie (II), les mêmes rejoignant les flammes d'un vaste bûcher (V).

Pour Spontini, comme dans La Vestale, il s'agit de retrouver la grandeur et le sublime tragique de l'Antiquité à travers ses rituels grandioses, d'une froideur parfois trop solennelle, voire monumentale (au III, le couronnement de Statira avec les lauriers d'Alexandre, où Antigone paraît triomphante sur un éléphant (! cf les didascalies d'époque) mais toujours grave : fouillant les ressources contrastées nées de l'opposition entre sacré et profane, où brille la dévotion de Statira pour la défense des Dieux; scènes finales avec chœurs grandioses à la clé (dont l'effusion du peuple éphésien pour célébrer la concorde entre Antigone et Cassandre). Si le spectaculaire a joué intensément son rôle dans la conception du l'opéra, Spontini parvient cependant à tisser une fibre psychologique solide et fluide entre les scène, grâce à son récitatif, l'un des mieux écrits qui soit et qui exige des interprètes une maîtrise (en finesse comme en expressivité) absolue. Mais que l'on ne s'y trompe pas : la véritable héroïne, touchante autant que digne demeure la sublime mère d'Olympie, Statira. Olympie, en son suicide final ne fait suivre les traces maternelles.

L'Olympie de Spontini, 1819

[A l'affiche du TCE à PARIS, le 3 juin 2016](#)

RADIO

Sur France Musique, samedi 11 juin 2016, 19h

Opéra en trois actes (1819) □ Livret de Armand-Michel Dieulafoy

et Charles Brifaut, d'après la pièce éponyme de Voltaire

Karina Gauvin: Olympie
Kate Aldrich: Statira
Charles Castronovo: Cassandre
Josef Wagner: Antigone
Patrick Bolleire: Le hiérophante
Conor Biggs: Hermas, un Prêtre
Le Cercle de l'Harmonie
Vlaams Radio Koor
Jérémie Rhorer, direction

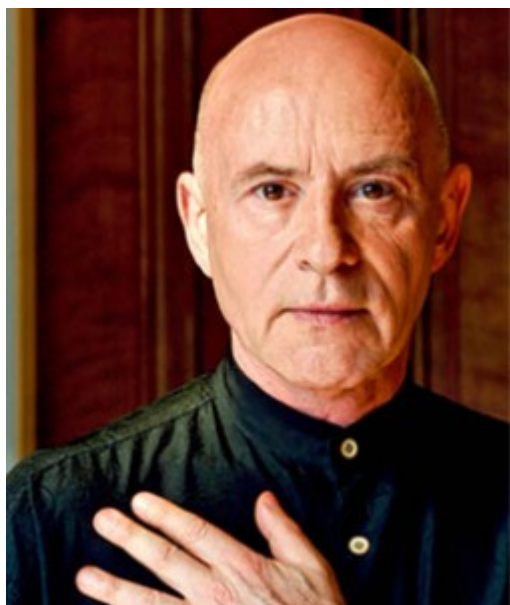
[VIDEO : voir la soprano Jennifer Borghi chanter Olympie de Spontini – concert « Grandeurs et décadence : Gluck, Spontini, Cherubini... » / Namur, 2012 © reportage exclusif clasiquenews.tv](#) – à 1h46 : air de Statira invoquant les mânes de Darius et d'Alexandre, implorant sa fille Olympie...

LIRE aussi notre [dossier spécial sur La Vestale de SPONTINI \(Paris, octobre 2013\)](#)

LIRE aussi notre [présentation critique de La Mort d'Abel de Rodolphe Kreutzer, 1810](#)

LIRE le [texte originel de la tragédie de Voltaire](#)

Les 75 ans de Christophe Eschenbach sur ARTE



ARTE. Dimanche 15 mai 2016, 18h30. 75 ans de Christoph Eschenbach. Les Musiciens du Festival allemand Schleswig-Holstein (fondé en 1986 par Leonard Bernstein) jouent sous sa direction, puissante, acérée, affûtée, Tchaïkovsky et Richard Strauss en un programme hautement dramatique, symphonique et lyrique. En 2015, habitué du Festival germanique, le pianiste et chef d'orchestre **Christoph Eschenbach** (né

le 20 février 1940). Au programme de ce concert intense et passionné, la scène de la lettre où Tatiana, jeune amoureuse encore juvénile et fraîche déclare son amour à Eugène Onéguine, aventurier cynique désabusé bien loin de partager les mêmes sentiments à ce stade de l'action (extrait de l'opéra Eugène Onéguine de Tchaïkovski, avec la soprano Michaela Kaune), puis Suite symphonique du Chevalier à la rose / Der Rosenkavalier de Richard Strauss... Lang Lang ayant annulé sa présence à la dernière minute, Christoph Eschenbach prend sa place au piano lors de ce concert anniversaire.

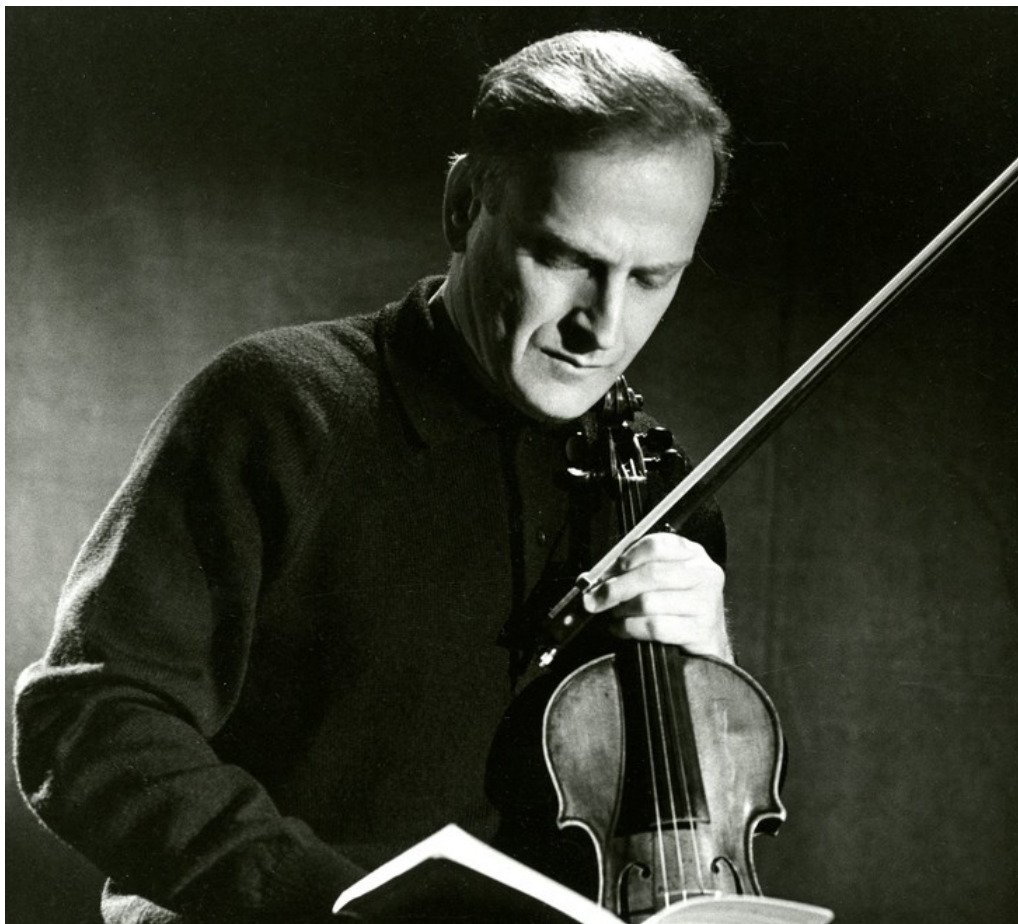
Rediffusion le 2 juin 2016 à 5h10.

Centenaire Yehudi Menuhin sur Arte



ARTE. JOURNEE YEHUDI MENUHIN, dimanche 1er mai 2016, 18h30, 22h50, 00h45. Le 22 avril 2016 a marqué le centenaire du violoniste prodige, véritable légende du violon, tant par sa divine musicalité, sa sonorité angélique, lumineuse, divine que

l'éclat moral de sa personnalité, sans omettre ses engagements humanistes et fraternels, actes de courage et solidaire, hors du milieu strictement classique. Décédé en décembre 1999, Sir **Yehudi Menuhin** incarne l'excellence de l'artiste et la passion généreuse de l'homme, complice citoyen et citoyen du monde, diffusant partout autant que possible le chant transcendant de son violon enchanteur. Violoniste et chef d'orchestre, le musicien a su aussi s'ouvrir à d'autres formes, d'autres cultures afin de renouveler toujours le formidable don qu'il avait su recueillir, cultiver, entretenir, perfectionner; Menuhin fut aussi un pédagogue, un passeur d'un formidable charisme. Arte lui rend hommage en 3 étapes, demain dimanche 1er mai 2016.



3 RVS sur ARTE

Dimanche 1er mai 2016

18h30

Yehudi Menuhin et Herbert von Karajan. La caméra d'Henri-Claude Cluzot fixe la complicité du soliste et du chef **arte** mythiques. En 1966, le réalisateur filme répétition puis concert du Concerto pour violon n°5 en la majeur de Mozart : entretien riche et croisé entre deux monstres sacrés, curieux, généreux, exigeants... 43 mn

22h50

Portrait : Yehudi Menuhin, le violon du siècle

Documentaire

00h45

Hommage à Yehudi Menuhin

Concert hommage

LIRE aussi notre [dossier présentation de la série de rééditions discographiques publiées pour le Centenaire Yehudi Menuhin par Warner classics](#)

Cinéma. L'Elektra de Chéreau en direct du Met



Cinéma. Strauss : ELEKTRA, le 30 avril 2016, 18h45. En direct du Metropolitan opera New York, samedi 30 avril 2016, 18h45. Rôle incandescent, voix hurlante embrasée proche de la rupture et du cri primal, animée par une fureur vengeresse ... que seul son

frère Oreste saura apaiser (en prenant sa défense et l'aidant à réaliser son projet), Elektra est l'un des rôles pour soprano les plus ambitieux, du fait de l'écriture du chant, du fait surtout de la présence scénique du personnage quasiment toujours en scène (comme Suzanna dans les Noces de Figaro de Mozart ou à présent depuis la création mondiale réalisée à Nantes le 19 avril dernier, Maria Republica dans l'opéra éponyme signé François Paris, d'après Agostin-Gomez Arcos). Il n'y a guère que lorsque sa mère paraît, criminelle irresponsable, Klytemnestre, que sa fille éreintée, possédée, rentre dans le silence (pour mieux rugir ensuite).

Pas d'équivalent à ce profil de jeune femme détruite et impuissante dont la fureur humiliée se déverse dans un chant éruptif et animal jamais écouté, écrit, déployé auparavant... Nina Stemme s'empare du personnage avec une intensité féline, organique, animale, dans la mise en scène – mythique –, de Patrice Chéreau, laquelle fait ses débuts attendus à New York. Aux côtés de la wagnérienne Nina Stemme, l'immense Waltraud Meier reprend le rôle de la mère fauve, hallucinée (Klytemnestre), cependant que Adrienne Pieczonka et le baryton basse Eric Owen, incarnent les personnages non sans profondeur

et d'une humanité bouleversante, Crysotémis et Oreste). Ainsi la terrible légende des Atrides peut se déployer en un théâtre de sang et de terreur sublime sur la scène du Metropolitan. La vision essentiellement théâtrale de Chéreau, son travail sur le profil de chaque silhouette, en restituant la place du théâtre sur la scène lyrique, bascule l'opéra de Strauss vers une arène haletante, à la tension irrésistible. Au centre de cette furieuse imprécation féminine, les retrouvailles de la soeur et du frère : Elektra / Oreste, sont un sommet de vérité, un rencontre bouleversante.

LIRE aussi notre [critique développée du DVD ELEKTRA \(Aix en Provence 2013\) – Elektra : Evelyn Herlitzius – Klytämnestra : Waltraud Meier – Chrysothemis : Adrienne Pieczonka – Orest : Mikhaïl Petrenko... Essa Pekka Salonen, direction.](#)

EXTRAIT de la critique du dvd, en 2013 : L'espace scénique et ses décors (monumentaux/intimes) reste étouffant et ne laisse aucune issue à ce drame tragique familial. Chacun des protagonistes, chacun des figurants exprime idéalement cette fragilité inquiète, ce déséquilibre inhérent à tout être humain. Le doute, l'effroi, la panique intérieure font partie des cartes habituelles de Chéreau (une marque qu'il partage avec les réalisations de la chorégraphe Pina Bausch) : l'homme de théâtre aura tout apporté pour la vérité de l'opéra, ciselant le moindre détail du jeu de chaque acteur. Dans la fosse, disposant d'un orchestre qui n'est pas le mieux chantant, Salonen sculpte la matière musicale avec une épure tranchante, un sens souvent jubilatoire de l'acuité expressionniste. Volcan qui éructe ou dragon qui souffle et respire avant l'attaque et le brasier, l'orchestre se met au diapason de cette vision scénographie à jamais historique. On regrette d'autant plus Chéreau à l'opéra qu'aucun jeune scénographe après lui, parmi les nouveaux noms, ne semblent partager un tel sens du théâtre... (Benjamin Ballifh)

+ D'INFOS sur [le site du Metropolitan Opera de New York, page dédiée ELEKTRA](#)

Dossier Shakespeare : SHAKESPERE, SHAKESPEARE, qui êtes vous ?

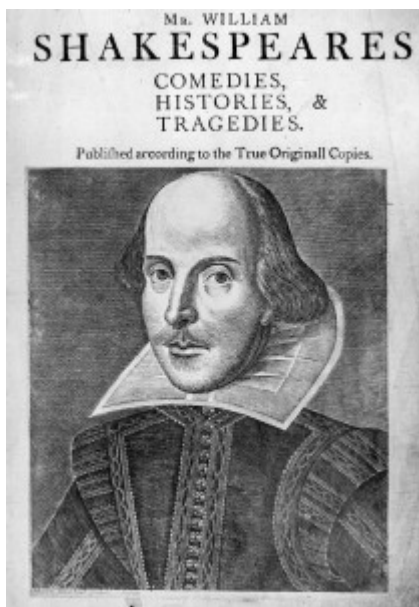
SHAKESPERE, SHAKESPEARE : qui êtes vous ? Etes vous l'auteur des pièces qui portent votre nom ? L'énigme Shakespeare en cette année 2016 marquant le 400ème anniversaire de sa disparition, poursuit son cours ; elle accompagne même toute biographie sérieuse... Le portrait récemment découvert détone du reste de son iconographie connue : il s'agirait (enfin) du seul (et premier ?) portrait réalisé du vivant de l'écrivain. Légende devenue enfin visage incarné... Comme pour sa correspondance ou les témoignages de son activité poétique, pas de documents autographes, que des témoignages indirects. Le problème reste entier et les questions, multiples... toujours sans réponses : **William Shkespeare a-t-il été réellement écrivain, poète, dramaturge ?** Qui se cache derrière ce qui pourrait être un patronyme... ?



Qui était précisément William Shakespeare ? Le nom pourrait être un prête nom ou un pseudonyme cachant en réalité plusieurs auteurs ou un aristocrate, qui dévoré par le démon et le génie de l'écriture ne put accepter de renoncer à sa passion poétique et littéraire : écrire des pièces et des poèmes, surtout des drames qui allusivement (ou pas) composent une satire incisive du genre humain et aussi de la Cour Elizabétaine. Pour ne pas être poursuivi, l'auteur, – un prince pourtant connu (on verra ci après pour quelles raisons, l'identité cachée de Shakespeare pourrait être de naissance princière...), prit soin de se camoufler derrière une machinerie

complexe le rendant indétectable ou intouchable. Car pour les 36 drames écrits par misterX dit Mr Shakespeare, il ne reste aucune trace permettant d'identifier sérieusement l'auteur.

Shakespeare est le seul écrivain poète qui au carrefour des XVI^e / XVII^e siècles, n'a laissé aucune correspondance témoignant directement de son activité littéraire, dramatique, épistolaire. Rien qu'environ 100 documents signés de sa main et relevant de tractations immobilières plutôt terre à terre. En outre, à Stadford, où il meurt et où il est né, aucune trace de William « Shakespeare » mais plutôt **William Shakespere (sans « a »)**. Etrange orthographe qui accrédite la thèse d'une identité masquée. Quoiqu'il en soit, dans les archives de Stadfort où il est censé avoir vécu, il n'existe pas de famille « Shakespeare » mais bien Shakespere.



Or comment expliquer autrement l'incroyable et captivante justesse d'un théâtre qui dépeint mieux que quiconque les passions humaines ? Les portraits d'Hamlet (ce velléitaire qui tue par hasard, en vrai lâche magnifique habité par la procrastination...), Otello, Roméo et Juliette, Shyllock (Le Marchand de Venise), sans omettre le monde enchanté des fées et des lutins, des êtres mi hommes mi bête (l'esprit malicieux de Puck dans Le Song d'une nuit d'été... agent

des catastrophes et quiproquos...), entre autres attestent dans chaque pièce une érudition universelle unique à son époque; surtout pour un londonien dont on ne connaît pas de voyages en Europe, attesté par des sources historiques. L'œuvre théâtral de Shakespeare dénote une culture pharaonique et encyclopédique couvrant de très nombreuses spécialités (droit, navigation, botanique, géographie...). Ce qui est le plus déroutant peut-être c'est l'exactitude topograhique qui se révèle dans les pièces italiennes de Shakespeare ; si l'on pense aujourd'hui que pour mieux échapper à la critique et à

la police royale, l'auteur déplaça toutes ses actions de l'Angleterre à l'Italie (Vérone, Padoue, Florence, Milan...), pour chaque situation évoquée, l'écrivain révèle par des détails mentionnés dans son texte, une connaissance parfaite et très précise des lieux de chaque action. Shakespeare a-t-il voyagé en Italie ? Au regard de tant d'indications justes, la question doit être posée ? Pourtant rien de moins sûr.

L'hypothèse la plus sérieuse penche donc vers l'identité d'un noble masqué, ayant soit une bibliothèque parmi les plus documentées de son temps – donc forcément dans un palais de la très haute noblesse, érudite voire savante ; soit grand voyageur en Europe, soucieux de signaler sa connaissance réelle des sites, associée à la précision du dramaturge.

Enfin quelle importance ? A-t-on raison de vouloir percer absolument le mystère de l'identité réelle de Shakespeare ? Seule importe la qualité passionnante de son œuvre. L'une des plus inspirantes pour les compositeurs, en particulier, les Romantiques, Berlioz et Verdi au premier chef...

A son époque, Mr Shakespeare a pris soin de ménager des intermèdes musicaux pour cultiver la tension de chacune de ses pièces : musiques de scène qu'il a intégrées à son œuvre scénique et qui ont été diversement reconstituées. De nombreux éditeurs ont publié en cycles thématiques, ces partitions retrouvées. Bilan à venir.

Béatrice et Bénédict, Hamlet, Macbeth, Otello, Falstaff, Lear, Le Songe d'une nuit d'été... voici quelques situations et personnages inventés par sir William dont le profil ainsi ciselé a particulièrement inspiré opéras ou ballets... Bilan à venir sur classiquenews.com

—

Dossier Shakespeare 2016



A VENIR : Shakespeare mis en musique : la passion de Berlioz et Verdi ; musiques de scène, musiques pour le théâtre de Shakespeare ; opéras et ballets inspirés par Shakespeare : de Berlioz et Gounod, à

Mendelssohn et Verdi, sans omettre Prokofiev ou Nicolaï...



Shakespeare à la télé

TELE. ARTE, Journées spéciale Shakespeare sur Arte pour les 400 ans de la mort de William Shakespeare

Dimanche 24 avril 2016, 11h40. Docu portrait : Tout est vrai ou presque : Shakespeare

Dimanche 24 avril 2016 : 17h35 : L'usine à rêves de Shakespeare : évocation du théâtre elizabéthain

Dimanche 24 avril 2016 : 22h45. Shakespeare mis à nu, biographie. Quels sont les mystères autour du nom de Shakespeare. Arte fait le point sur les hypothèses tentant à percer à jour l'identité du poète dramaturge... Et si Shakespeare était un prete nom et désignait un prince de la haute noblesse londonienne, fou de littérature et de théâtre ? 90 mn. Incontournable.

Le mercredi 27 avril 2016, 5h20 : il faut être matinal pour suivre le chef allemand, féru d'interprétation sur instruments d'époque, présenter, expliquer, raconter le mythe de Roméo et Juliette d'après Shakespeare. Illustrations musicales à la clé, signées Berlioz, Gounod, Prokofiev, Tchaïkovski... Avec l'orchestre symphonique de la NDR.

L'Enfance selon Debussy et Ravel

France Musique, vendredi 15 avril 2016, 20h. Direct. Debussy : L'enfant prodigue. Couplé avec L'enfant et les sortilèges de Ravel. En direct de la Maison de la Radio, Mikko Franck et le Philharmonique de Radio France



devraient enchainer l'auditoire dans deux partitions lyriques mettant en scène l'enfance. Les deux cycles ont peu de choses en commun, appartenant à deux périodes différentes pour ne pas dire contraires, se rapportant respectivement à la carrière de Debussy (jeune) et de Ravel (mûr).



L'ENFANT PRODIGE. Cantate de jeunesse. Si l'Enfant prodigue est la cantate de jeunesse avec laquelle Claude de France remporte le Prix de Rome en 1884, L'Enfant et les sortilèges de Ravel n'a rien d'une partition académique et encore imparfaite : c'est l'offrande la plus ciselée du compositeur impressionniste à l'art théâtral, alors au moment de sa maturité très influencée par le jazz et d'après un livret de Colette (1925). [LIRE notre dossier L'Enfant et les sortilèges de Maurice Ravel.](#)

La cantate créée dans une version pour piano et voix sera orchestrée plus tard en 1907 avec le concours de Caplet. Bien qu'anecdotique et très représentative de l'art officiel académique tant favorisé par le jury du Prix de Rome, L'Enfant prodigue dévoile cependant le raffinement harmonique et des mélodies étonnamment sensuelles dont est déjà capable le jeune compositeur bientôt lauréat.

Encore élève au Conservatoire de Marmontel et d'Ernest

Guiraud, Debussy se présente pour la seconde fois en 1884 au Prix de Rome, organisé par l'Institut.

L'oeuvre est le fruit d'un travail artificiel, mené par un apprenti musicien qui n'a pas encore eu sa révélation de Wagner, de Moussorgski et n'est pas encore le grand créateur qu'il sera. Agé de 22 ans (née à Saint-Germain en 1864), Debussy aborde le thème conventionnel et obligé de l'Enfant Prodige (comparable au Fils Prodigue auparavant traité par les compositeurs baroques dont évidemment l'excellent Marc Antoine Charpentier...). Le jeune Debussy a été le protégé de la protectrice de Tchaïkovski, la comtesse Nadejda von Meck qui l'engage comme pianiste et professeur de musique pour ses enfants et pour ses concerts privés. Le jeune musicien accepte aussi des élèves dont la belle Marie Vasnier, dont l'époux Eugène pousse le jeune homme à se présenter au Concours du Prix de Rome. S'il paraît prestigieux, l'obtention du Premier Prix pousse Debussy à un exil italien non consenti : la mort dans l'âme le rebelle favorisé se plaint d'un séjour à la Villa Medici, désagréable et proche de l'enfer. Il méprise l'Institution qui lui apporte néanmoins un statut de compositeur débutant mais reconnu. D'ailleurs, ses envois de Rome, destinés à être créés à Paris sous la coupole de l'Institut et souvent dans des conditions indignes, sont jugés avec froideur par les autorités qui l'avaient élu : Debussy non sans provocation et pour régler ses comptes avec le système académique, livre des partitions « bizarres, inexécutables... ». En Italie, le Français découvre cependant les beautés envoûtantes des messes de Palestrina et Lassus, ainsi que Liszt à l'occasion d'une brève et mémorable rencontre. De retour à Paris en 1887, après 3 années de calvaire, Debussy se lie avec les poètes symbolistes, Mallarmé et Pierre Louys. Ses prochaines conquêtes décisives pour la maturation de son art, demeurent Le gamelan javanais découvert à l'Exposition Universelle de 1889 et surtout Wagner, écouté alors à Bayreuth, source d'un choc esthétique dont il tentera toujours de s'éloigner (sans vraiment y parvenir comme en témoigne son opéra Pelléas de 1902).

Sonate n°2 « Funèbre » de Chopin

France Musique, Dimanche 27 mars 2016, 14h. Chopin : Sonate n°2 opus 35. Tribune des critiques de disques.

L'oeuvre à la loupe, bilan discographique et meilleures interprétations de la partition la plus grave et lugubre mais aussi furieuse et noire de Chopin. France Musique interroge le sens profond de la Sonate n°2 dite Sonate funèbre (en raison de son mouvement lent, en forme de Marche funèbre), composée en



1837. Le compositeur vient de débarquer de Majorque, immersion en terres ibériques, traversées par les embruns marins, une escapade haute en rebondissements, vécue aux côtés de sa compagne George Sand et qui se termine en fiasco sentimental et débâcle quasi apocalyptique... Sand en témoigne dans *Un hiver à Majorque*, évoquant leur fuite en février 1839 : « Chopin malade entouré d'un troupeau de porcs, et crachant le sang... » sur le bateau qui les ramène vers la France... et le Berry pour Nohant. Autre déconvenue (majeure) dans un contexte grave et sombre, Chopin apprend la nouvelle du suicide du fameux ténor Adolphe Nourrit à Naples : c'est la mort dramatique d'un ami proche qui lui transmis l'art ciselé du beau chant... Des Baléares que l'on croyait ensoleillées et optimistes, le compositeur pianiste rapporte un gemme noir et lugubre, fantastique et désespéré mais d'un raffinement si subtil que la poésie et l'intériorité pudique adoucissent la morsure du deuil. Par sa marche, la Sonate n°2 ose faire face à la mort,

en une confrontation sans maquillage ni atténuation. En filigrane s'y inscrivent aussi toutes les étapes, sensations, sentiments éprouvés par le grand malade romantique durant les 9 années de sa liaison avec Sand. L'amour et la mort y tissent un ample poème symphonique, à deux mains. Dans le premier mouvement (Grave – Doppio movimento), c'est la résistance et la volonté d'un Don Giovanni autre figure confrontée à la mort qui se dressent sublimes, dérisoires ; le Scherzo est aussi mordant et âpre que les meilleures partitions fantastiques d'un Liszt ; la Marche exprime le chant froid et lugubre de l'humanité consciente de sa fin prochaine ; même le Presto du Finale ne reconforte de rien, n'apaise de rien car Chopin renoue avec le mystère et l'angoisse du début. La Sonate n°2 est un incontournable : Chopin y cisèle ce trouble expressif entre pudeur, inquiétude voire angoisse dépressive et fureur à peine rentrée, d'une amère et lugubre résonance, plongeant dans le mystère le plus noir. Des ténèbres de la dépression à l'ombre épaisse de la mort...

PLAN :

Grave – Doppio movimento

Scherzo

Marche funèbre : lento

Finale : Presto

LIRE aussi la [page dédiée à la Sonate n°2 de Chopin sur le site de France Musique](#)

Iolanta au Palais Garnier

France Musique, le 26 mars 2016, 19h30. Iolanta de Tchaïkovski. Production à l'affiche du Palais Garnier à Paris, jusqu'au 1er avril et en couplage avec dans la même soirée : Casse-Noisette. Le dernier opéra de Tchaïkovski occupe l'affiche de l'Opéra de Paris, entrée au répertoire qui permet aux parisiens de mesurer le génie et la modernité du dernier Tchaïkovski. Le Théâtre parisien restitue l'ouvrage tel qu'il fut créé au Mariinsky, couplé avec le ballet Casse-Noisette.

Pour la saison 1891-1892, les Théâtres Impériaux commandent 2 nouvelles œuvres à Tchaïkovski : un opéra, qui est son 10ème et dernier ouvrage lyrique, Iolanta et le légendaire ballet, Casse-Noisette. Les deux partitions portant la marque du dernier Tchaïkovski : un sentiment irrépressiblement tragique s'accompagne d'une orchestration particulièrement raffinée. Iolanta mêle histoire et féerie : le compositeur aborde comme un conte de fée l'histoire médiévale française (à la Cour du Roi René de Provence) où Iolanta est une princesse aveugle qui apprend l'amour. L'Héroïne réalise sa propre émancipation en osant se détacher symboliquement du père (qui la tient enfermée et entretient sa cécité). L'action suit la lente renaissance d'une âme qui découvre enfin la vraie vie ; c'est à dire comment elle réussit son passage de l'enfance à la maturité d'une adulte. De fille séquestrée, infantilisée, elle devient femme désirable et conquise... A la suite de Tatiana d'Eugène Onéguine, Iolanta doit d'abord prendre conscience de sa cécité avant de trouver son identité, diriger son destin, devenir elle-même. Des ténèbres de l'aveuglement à la lumière ... de la connaissance et de l'amour.



Tuer le père, suivre la lumière. La qualité et la richesse des mélodies qui se succèdent intensifient le drame, conçu en un seul acte sur le livret du frère de Piotr Illiych, Modeste. L'ouverture et la mise en avant des instruments à vents (chant plaintif et vénéneux, presque énigmatique du hautbois et du cor anglais, accompagné par les bassons et les cors...), cette aspiration échevelée aux couleurs et résonances de l'étrange réalisant une immersion dans un monde féerique et fantastique mais intensément psychologique (l'ouverture a été très critiquée par Rimsky), la figure du docteur maure Ebn Hakia (baryton), rare incursion d'un orientalisme concédé (beaucoup plus flamboyant chez les autres compositeurs russes comme Rimsky), la concentration de la musique sur la vie intérieure des protagonistes, l'absence des chœurs, tout l'itinéraire de la jeune fille aux résonances psychanalytiques, des ténèbres à l'éblouissement positif final-, fondent l'originalité du dernier opéra de Tchaïkovski : comme l'expérience d'un passage, de l'enfance aveugle à l'âge adulte (pleinement conscient), Iolanta est un huis-clos où s'exprime le mouvement de la psyché d'une jeune femme à l'esprit ardent, tenue (par son père le roi René) à l'écart du monde.

Après la mort de Tchaïkovski (1893), Mahler assure la création allemande de Iolanta (Hambourg). L'oeuvre plus applaudie que Casse-Noisette à sa création russe (Saint-Pétersbourg en 1892), traverse l'oublie jusqu'en 1940 quand la cantatrice russe Galina Vichnievskaïa, affirme et la figure captivante du personnage d'Iolanta, et la magie symphonique d'un opéra à redécouvrir. Car tout Tchaïkovski et le meilleur de son inspiration se concentrent dans Iolanta, véritable miniature psychologique. Et fait rare chez le compositeur de la Symphonie « tragique », le drame se finit bien. [Récemment c'est l'ardente et suave Anna Netrebko qui incarnait une Iolanta touchée par la grâce de la rédemption \(Metropolitan de New York en janvier 2015, puis cd édité par Deutsche Grammophon dans la foulée\)](#)

L'INTRIGUE de Iolanta. L'Opéra Iolanta est en un acte et 9 tableaux. Alors que le Roi René tient à l'écart du monde, sa propre fille Iolanta, aveugle, absente à sa propre infirmité, le médecin maure Ebn Hakia (baryton) annonce que la jeune princesse doit prendre conscience de son handicap pour s'en détacher et peut-être en guérir...le Roi trop possessif demeure indécis mais le comte Vaudémont (ténor), tombé amoureux de Iolanta, lui apprend la lumière et l'amour : Iolanta, consciente désormais de ce qu'elle est, peut découvrir le monde et vivre sa vie. La jeune femme tenue cloîtrée, fait l'expérience de la maturité : en se détachant du joug paternel, elle s'émancipe enfin.

VISITER la [page de Iolanta sur le site de l'Opéra national de Paris](#)

LIRE aussi la [critique complète du spectacle Iolanta au Palais Garnier à paris, avec Sonia Yoncheva dans la mise en scène de Dmitri Tcherniakov](#)

Portrait de Enrique Granados

France Musique, vendredi 25 mars 2016, 19h. Enrique Granados (1867-1916). Suite et fin du cycle musical dédié au génie nostalgique et flamboyant du compositeur espagnol, dont l'écriture s'inscrit entre les deux siècles, XIX^e / XX^e, ardent créateur entre romantisme et modernité et contemporain de Albeniz (né en 1860) et Manuel de Falla (né en 1876).

Catalan comme **Albeniz, Granados** est l'élève de Pedrell à Barcelone mais parachève sa formation et donc sa haute sensibilité à Paris. Granados avant d'être ce compositeur taillé pour le raffinement sonore, l'élégance technicienne et l'exubérance très stylée des



couleurs... est surtout un pianiste virtuose qui enchante les salons parisiens. Influencé par le lyrisme échevelé, intérieur comme marqué par l'urgence d'un Schumann, Granados compose pour le clavier, fixant des formules désormais emblématiques du génie ibériques, telles l'arabesque libre, conçue telle une éclipse aérienne très suggestive : Danses espagnoles (1892), Goyescas (1911) imposent sa grande habileté narrative et poétique pour le piano qui sait aussi inspirer une verve non moins passionnante et immédiatement applaudie sur la scène lyrique, comme en témoignent Maria del Carmen (triomphe à Madrid en 1898), ou Goyescas, inspiré de son premier cycle pour le piano, créé à New York en janvier 1916, l'année de sa disparition dramatique : car c'est sur le chemin du retour vers l'Europe après la création de Goyescas, que le compositeur croise la mort : son bateau, le Sussex est torpillé par un sous-marin allemand ; voyant sa femme se débattre dans les eaux, Granados replonge pour la sauver... et meurt avec elle, le 24 mars 1916.

Voir les infos et le détail des œuvres diffusées sur [le site de France Musique](#) :

Symphonie n°5 de Sibelius



France Musique. Sibelius : Symphonie n°5. Dimanche 13 mars 2016, 14h. La Tribune des critiques de disques. 2015 a marqué le centenaire de Sibelius. Quelle version enregistrée reste la plus convaincante ?

Symphonie n°5 en mi bémol majeur opus 82 (1915). Créée dans sa version originale (cinq

mouvements), le 8 décembre 1915, jour anniversaire des 50 ans du compositeur, la Cinquième Symphonie est rapidement remaniée, sans que Sibelius trouve une forme pleinement satisfaisante. Finalement, il jugera le manuscrit définitif lors de sa publication en 1919 (en trois mouvements). Contemporaine de la Révolution russe et donc de l'indépendance de la Finlande, la partition souscrit à un lyrisme lumineux, rompant avec les deux Symphonies précédentes (n°3 et n°4, déconcertantes et foncièrement personnelles).

Dès le premier mouvement (Tempo molto moderato) se confirme l'état d'ivresse et de lyrisme conquérant du héros victorieux, affirmant un équilibre d'autant plus significatif que la Symphonie n°4 semblait l'exclure. L'andante mosso, quasi allegretto brosse les détails d'un paysage arcadien où se love l'émerveillement du compositeur sur le motif naturel. (l'exaltation et le sentiment d'ivresse printanière demeurent les caractères principaux de la Symphonie). Le Finale (Allegro molto) est le plus irrésistible des trois volets de ce tryptique triomphal: les bois mis en avant chantent la beauté hypnotique de la nature et les dernières proclamations des tutti finaux, énoncés, détachés comme suspendus (6 au total), expriment une dernière nostalgie avant la conclusion. Une fin vécue en pleine conscience, qui résonne comme une délivrance et un espoir; vivifié par l'énoncé assumé, réalisé d'une aube régénératrice. Celle ci clairement exprimée par la voilure des cors célestes, le scintillement des cordes, la jubilation / épiphanie des bois (dont surtout les hautbois associés souvent

aux flûtes) annonce les climats tout aussi suspendues de la 7ème ultime offrande sibélienne. La parenté des deux opus est à approfondir (mise en avant dans l'intégrale Rattle d'ailleurs). Proche de la 7ème, la 5ème offre un art de la transition entre les séquences d'une efficacité semblable. L'opus 82 participe à la conception de la Symphonie fusionnée en un seul mouvement.

Dimanche 13 mars 2016, 14h

Symphonie n°5 de Jean Sibelius. La tribune des critiques de disques